

Article

MARSEILLE - Le poète et l'architecte

Pour le magazine italien *L'Espresso*, la ville des gangsters et des prostituées s'est éteinte avec Jean-Claude Izzo, le fameux auteur de polars ensoleillés. Et la tour de Zaha Hadid marque ce renouveau.

L'assassin de Michel Filippi était-il une femme ? Une femme aux cheveux longs dépassant sous son casque, assise sur le siège arrière d'une moto, qui tire cinq coups de feu d'un pistolet automatique calibre 9 un soir d'octobre 2007 ? Une femme qui ordonne à son complice, au guidon, d'appuyer sur l'accélérateur pour s'éloigner de la très embouteillée rue Sainte-Baume ? Mais qui le vieux Michel, un trafiquant de drogue, l'un des derniers grands caïds marseillais, gênait-il donc ? Qui a voulu le déshonorer au point de le faire tuer par une femme ? Une femme, ou un homme avec une perruque ? Fidèle à son habitude, l'ancien commissaire Fabio Montale, né sous la plume de Jean-Claude Izzo, se serait posé un tas de questions pour essayer de comprendre ce qui clochait dans ce scénario peu ordinaire. Il aurait senti, une fois de plus, que son époque avait changé et qu'elle allait plus vite que lui. Mais Montale n'est plus de ce monde, il est mort en même temps que son auteur, qui prenait plaisir à mêler inextricablement la fiction et la réalité.

Si Jean-Claude Izzo revoyait aujourd'hui les quartiers qu'il a connus, il aurait du mal à les reconnaître. Fabio Montale se serait creusé la tête à propos de cette femme. D'emblée, il n'aurait pas cru à cette hypothèse. Parce qu'il avait appris à idéaliser les femmes. Si bien qu'il ne pouvait les concevoir que comme des victimes. A ses yeux, toutes les femmes, sans distinction – prostituées, maîtresses, fiancées ou passantes –, portaient sur leurs épaules toute la douleur du monde. Comment était-ce possible, dès lors, que le milieu, machiste par nature, ait dérogé à ses règles pour embaucher une tueuse ?

Jean-Claude Izzo, qui nous a quittés en 2000, avait flairé les changements sociétaux qui allaient transformer sa ville et ses habitants. Il s'était penché avec effroi sur la nouvelle ère du crime globalisé. Il aurait aimé connaître ce nouveau volet historique inauguré par le troisième millénaire : il aurait vu se confirmer certaines de ses intuitions et constaté que parfois la vie dépasse l'imagination humaine. La tueuse à moto n'est pas la seule responsable de ce triste tableau. La délinquance traditionnelle se porte mal. Très mal, même. Fini le temps des clans des Corses et des Italiens, des dynasties des Guérini et des Francisci, lorsque la vocation criminelle se transmettait de père en fils ou entre frères. Le dernier des parrains, Francis Vanverbergh, dit "Le Belge", a été descendu sur les Champs-Élysées, à Paris, en septembre 2000. Sa mort a été suivie d'une guerre de succession épouvantable. Au printemps 2007, rebelote. Sur le sol de la brasserie des Marronniers, à Marseille, coulait le sang de Farid Berrhama. Qui sait quelle leçon en aurait tirée Fabio Montale ? Le Belge et Filippi sont raides morts. C'est tout. Ensuite, il y a eu un grand remue-ménage dans les bureaux, avec menaces et pots-de-vin ; et, en arrière-fond, une ville, symbole du sud de la France, qui s'est offert un lifting radical.

Des quartiers devenus trop propres

Tout a commencé en 2001, juste après la mort de Montale-Izzo, lorsque le TGV est arrivé à Marseille. En trois heures de train on était à Paris, sorte de double de la cité phocéenne. Le Sud à portée de week-end pour la bourgeoisie parisienne. De ces deux mégapoles, difficile de savoir laquelle influencerait l'autre... La réponse ne s'est pas fait attendre. La France de la "grandeur" ne pouvait plus supporter que le cœur de la seconde ville du pays sente la pisse et les ordures, que ses rues étroites soient envahies par les odeurs visqueuses d'une humanité bariolée. C'est dans le Panier, le vieux quartier de la ville, qu'est née La Trilogie Fabio Montale ; et on a l'impression de sentir la chambre de Lole, la femme que Fabio Montale aime depuis son adolescence, bien plus que de la voir... Le quartier de notre enfance reste gravé dans notre imaginaire de manière immuable, car c'est là que s'enracinent les souvenirs d'une époque insouciant, l'époque la plus heureuse de notre vie. Et peu importe si ce quartier pue. Dans ce quartier, on apprenait le respect de l'autre, de l'Arabe en djellaba comme de la pute à la peau ambrée venant d'outre-mer. Dans ce quartier, on gravissait l'échelle sociale et on affermissait sa virilité à force de raclées ; on s'entraînait en volant avant de passer aux flingues. Dans ce quartier, on s'embauchait la tête avec la drogue et l'alcool.

C'est là qu'est née cette langue indéfinissable dont le français n'est qu'une base : une langue enrichie de mots italiens, arabes, espagnols, hébreux et portugais, qui, depuis, a été presque entièrement restructurée. La main invisible du marché a expulsé le passé pour laisser la place à ceux qui négocient le mètre carré à coups de millions d'euros. Lole est partie, Ugo et Manu ont été tués, et l'inspiration du poète s'est évanouie. Que raconterait-il s'il était encore là ? Fabio Montale s'échapperait rue de la République : là, il découvrirait de nouveaux chantiers et apercevrait derrière un mur quelques survivants qui lui expliqueraient comment – après une longue bataille avec des agents immobiliers – les autochtones ont obtenu des logements sociaux à loyer

équitable près des appartements bourgeois. Au loin, il verrait la tour de 150 mètres de haut construite par Zaha Hadid, l'une des célèbres architectes qui ont travaillé à la ville nouvelle. Il verrait les rues éventrées pour laisser passer le tram, les grues pointant vers le ciel comme autrefois les antennes de télévision. Il s'enfuirait enfin vers les quartiers Nord pour retrouver un peu de lui-même dans les "cités" : les quartiers satellites aux gigantesques HLM bâtis les uns sur les autres pour accueillir les nouveaux venus. Il découvrirait que, la nuit, les jeunes Beurs brûlent les voitures et les bus, expression d'une révolte qui ne s'aventure jamais au-delà des frontières avec les beaux quartiers. Pour prendre une bouffée d'oxygène, il irait vers la mer. En passant devant le port, il ne reconnaîtrait pas les docks, désormais restaurés et qui ont des airs de gendarme en uniforme. Il sortirait avec son bateau pour être un peu seul. Mais une question le tourmenterait encore : est-ce possible qu'une femme ait tué Michel Filippi ? Puis, pour noyer son inquiétude, il se laisserait aller à la dérive.

Gigi Riva
L'Espresso